

« Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître »

Le sens de la vie

Il y a dix jours, je partais en Jeep de La Paz pour rejoindre par un long, malcommode et fascinant voyage la communauté de nos moniales d'Apolo. Nous avons laissé La Paz aux premières lumières de l'aube juste au moment où la foule nombreuse et colorée des boliviens les plus pauvres se mettait en chemin pour gagner son pain quotidien de mille manières. Hommes, femmes aux vêtements de couleurs voyantes, portant sur leurs épaules des fagots variés, et parfois leurs enfants ; gamins, chiens, mulets, autos et camions délabrés, bus remplis jusqu'à l'invraisemblable, avec des passagers même sur le toit au milieu des bagages, de bicyclettes, de charrettes et de brouettes, le tout au milieu d'épais nuages de gaz d'échappement...

Ce spectacle nous accompagna à travers toute la ville de La Paz, ensuite dans la ville d'El Alto, puis en diverses bourgades et villages du haut plateau. Ensuite, au fur et à mesure que nous progressions, pendant que les paysages naturels devenaient de plus en plus majestueux et merveilleux, les villages se faisaient toujours plus rares et petits, souvent réduits à quelques cabanes en briques de terre et toit de paille ou de tôle.

Pendant donc que nous pénétrions dans ce monde en désordre, pauvre, sale, me prenait un sentiment de scandale, de tristesse. Je me disais : Cela vaut-il la peine de vivre ainsi ? Cela vaut-il la peine de venir au monde pour vivre une vie si pauvre, si anonyme, si condamnée à s'occuper de l'aube au crépuscule des nécessités vitales élémentaires : manger, boire, se chauffer, s'habiller ? Cela en vaut-il la peine ?

Mais je comprenais que la tristesse que j'éprouvais à me poser cette question face à cette foule humaine était au fond provoquée par la question même, parce que je sentais que le fait même de me poser cette question était déterminé par une attitude de mon regard et de mon cœur qui était erronée, fautive, réduite à mon jugement. C'était un regard orgueilleux, de riche qui regarde les pauvres et pense qu'ils ne peuvent pas être plus heureux que lui.

Certes, il est bon de désirer pour tous un certain niveau de bien-être et une vie digne, instruite, accomplie. Cependant je comprenais que dans mon scandale il y avait plus d'arrogance que d'amour pour ces gens, pour ces pauvres. Mon regard était celui d'un homme gâté par le bien-être, et qui au fond, même moine, idolâtre en un certain sens le bien-être.

Par conséquent, c'était comme si ma question sur le sens d'une vie sans bien-être, tous ces pauvres me la renvoyaient, et me disaient en chœur : « Et toi, pourquoi cela vaut-il la peine que tu vives ? Cela vaut-il la peine de vivre parce qu'on se trouve bien, qu'on n'a pas de préoccupations élémentaires, qu'on a reçu l'instruction de l'école maternelle à l'Université ? Cela vaut-il la peine de vivre pour tout ce que nous, les pauvres, n'avons pas ? ».

L'amitié du Christ

Ce dialogue, ou si nous voulons ce duel sur le sens de la vie que j'entretenais tout seul face à des milliers de pauvres boliviens, s'est arrêté d'un seul coup pendant que nous traversions un minuscule village de maisons de torchis et de paille, avec des cochons, poules, chiens et enfants qui jouaient dans la rue, et les vieilles toutes ridées assises sur les marches à leur porte. Parce qu'à ce moment m'a foudroyé une pensée : « Mais c'est précisément dans un pays comme celui-ci, avec des gens comme ceux-ci, que Jésus a vécu ! Et pas seulement à Nazareth, mais aussi à Capharnaüm, à Jérusalem, à Béthanie, partout où Il allait ! »

Cette pensée changea d'un seul coup mon regard sur les gens, sur les lieux, les choses, les routes défoncées, les animaux, les véhicules... Le sens de la vie de toutes ces personnes n'était pas différent du mien parce qu'il ne dépendait pas des conditions de vie. Je ne pouvais plus, n'aurais jamais dû, limiter la mesure du sens de la vie au progrès, au bien-être, à l'instruction, aux moyens de transport et de communication, à la propreté, aux commodités, à la santé. Jusqu'à cet instant j'avais porté sur tous et tout un regard païen, parce que je ne m'étais pas rappelé de Jésus Christ, j'avais oublié Jésus, « Centre du cosmos et de l'histoire », comme l'avait écrit le bienheureux Jean Paul II dans l'encyclique *Redemptor hominis*. Et du coup, en me rappelant de Lui, tout le spectacle d'humanité que j'avais sous les yeux, non seulement acquérait un sens, mais contredisait et renversait toute l'échelle de valeurs selon laquelle je juge la vie. Tous ces pauvres me devenaient des maîtres, parce qu'à travers eux me parlait le seul Maître de la vie, le Maître qui coïncide avec le sens de la vie, le Christ.

Le fait que le Fils de Dieu, et avec Lui le Père et l'Esprit Saint, a choisi justement cette condition d'humanité, faisait de cette condition quelque chose de plus vrai que la mienne. Et je me suis retrouvé à regarder tout et tous avec le désir de recevoir, d'apprendre, d'être évangélisé par le fait que Jésus les préférait, les avait choisis pour s'incarner, entrer dans le monde, pour vivre au milieu de nous et nous sauver. Faire mémoire du Christ, penser à Lui en regardant et en rencontrant les personnes et les circonstances, transforme tout, éclaire tout d'une lumière nouvelle. Ce n'est plus nous qui décidons ou donnons le sens à ce que nous voyons. Le sens de tout est donné et s'impose à nous parce qu'il est gratuit. Ce n'est pas moi qui décide de mettre Jésus Christ parmi les pauvres de la Bolivie : c'est Lui qui s'est déjà offert à eux en priorité, en s'incarnant à Nazareth, en naissant à Bethléem, en vivant en Galilée et ensuite en Judée, en mourant et en ressuscitant à Jérusalem.

Mais qu'est-ce qui a lié Jésus aux petits et aux pauvres de son temps ? Certes, le fait qu'Il a vécu avec eux et comme eux. Mais je dirais que cela ne suffit pas. Il ne s'est pas limité à être présent au milieu d'eux : Il a été présent au milieu d'eux en les aimant. Il leur a offert son amitié, sa préférence, sa prédilection. L'amitié est toujours une prédilection, une préférence. Et c'est à travers cette amitié qu'Il s'est manifesté, qu'Il s'est fait connaître, qu'Il leur a fait connaître le Père et l'Esprit Saint, le Dieu qui est amour. Et ce mystère, Jésus l'a explicitement confié aux apôtres et donc à toute l'Église, pour continuer à manifester au monde Sa présence qui sauve et rachète.

« Tout ce que j'ai entendu de mon Père... »

Et c'est à ceci que je voulais arriver pour introduire notre Cours de Formation Monastique qui commence aujourd'hui. Dans la dernière Cène, Jésus a repris en paroles et en actes toute sa vie pour la remettre aux Apôtres afin qu'ils la transmettent à tous les temps et à tous les lieux, à toute l'humanité. Et parmi les paroles qu'Il a dites en ce dernier soir de sa vie terrestre, il y en a une qu'il me semble important de méditer aujourd'hui ensemble : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ignore ce que veut faire son maître ; mais je vous

appelle mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. » (Jn 15, 15)

« Tout ce que j'ai entendu de mon Père ». C'est incroyable, ce que Jésus dit ici. Imaginons ce que peut être *tout* ce que le Fils de Dieu a entendu du Père ! Imaginons tout ce que Dieu le Père dit au Fils dans leur communion éternelle et infinie dans l'Amour de l'Esprit Saint ! Il ne peut rien y avoir de plus ou de mieux à dire, à écouter, à savoir. C'est toute la vérité possible, toute la réalité possible, tout l'amour possible. Le Père dit tout au Fils, mais c'est un « tout » infini, éternel, sans commencement et sans fin, comme la Trinité. Il ne peut y avoir de vérité, de connaissance, d'expérience, en dehors de tout ce que Jésus écoute du Père.

C'est pourquoi, lorsque nous commençons à nous former, à écouter, à étudier, à chercher et approfondir la vérité, nous devrions toujours partir de l'écoute et de la méditation de cette parole incroyable de Jésus : « Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. »

Même si nous étudions les mathématiques, même si nous étudions la chimie ou la minéralogie, nous devrions partir de cette parole du Christ, mettre notre étude dans cette parole de Jésus qui donne à chaque être, à chaque réalité, son sens au sein de l'Amour trinitaire, origine et fin de tout.

Cependant, si tout le savoir est sûrement inclus dans tout ce que Jésus écoute du Père, il y a un savoir, une connaissance, qui apprend de Jésus Christ ce que, pour ainsi dire, le Père Lui dit directement, intimement ; c'est-à-dire ce que le Père dit à son Fils seulement pour Lui, essentiellement pour Lui, même si nous n'y étions pas, même si Dieu n'avait créé personne. Et ce qui le Père dit essentiellement au Fils est le Fils même, est le Fils en tant que Verbe du Père. Comme le Père le révèle au début du ministère public de Jésus et à l'instant de la Transfiguration : « Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai mis tout mon amour ! » (Mc 1.11).

C'est justement cette communication intime de Dieu, en Dieu, qui nous est transmise par le Christ, qui nous est transmise dans la personne de Christ, comme noyau de toute connaissance ; c'est la communication du Père au Fils et du Fils au Père, dans la communion de l'Esprit Saint, qu'il nous est donné de connaître. Et ce noyau de Vérité, qui est source et fin de toute autre vérité, connaissance, réalité, est ce qui explique tout le reste, qui éclaire tout le reste, qui nous permet de connaître vraiment toute chose, et surtout notre nature humaine, le drame de l'histoire et de la vie de l'homme, de chaque cœur humain.

« Je vous ai appelé amis »

Mais que veut dire connaître tout ce que le Fils écoute du Père ? Il ne s'agit pas d'abord d'une connaissance théologique, mais d'une expérience. Il s'agit d'une connaissance dans laquelle la vérité implique notre vie. Comment ? C'est Jésus qui le dit dans le même verset de saint Jean : « Je vous ai appelé amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. »

« Je vous ai appelé amis ». L'amitié du Christ, être amis de Jésus : c'est cette expérience, cette grâce, qui nous fait connaître tout ce que Jésus écoute du Père. L'amitié du Christ nous communique tout, nous fait connaître tout, le tout de la Vérité. Il n'y a pas de connaissance ou de formation plus profonde et totalisante que l'amitié du Christ. Il n'y a pas d'Université, de Cours de Formation, d'études, qui puisse nous enseigner quelque chose de plus grand et de plus vrai que l'expérience de l'amitié du Christ.

Qui vit l'amitié du Christ connaît tout, tout ce que le Dieu Trinité est et sait dans la communication des trois Personnes. C'est pourquoi qui veut connaître, comprendre, croître, approfondir la vérité, devrait avoir la préoccupation prioritaire de consentir à l'amitié que Jésus nous offre et nous demande.

Et je crois que c'est précisément ceci que nous devons chercher et demander au début de ce Cours de Formation Monastique. Il ne s'agit pas d'ajouter une matière en plus à celles qui y seront enseignées pendant ces cinq semaines. Au fond il s'agit simplement d'entamer ce temps de formation avec la conscience, très bénédictine et cistercienne, que l'unité, le sens et le but de tout ce que vous apprendrez et vivrez est l'amitié avec le Christ, et donc que le sens de tout ce que vous apprendrez est la plénitude de notre vie et de notre vocation.

L'humilité qui nous est demandée est celle de croire vraiment qu'il nous est donné de connaître tout en accueillant avant tout le rapport d'amitié avec le Seigneur. Comme le dit en d'autres mots saint Benoît : « Ne rien préférer à l'amour du Christ » (RB 4.21). Préférer l'amour de quelqu'un : telle est au fond la meilleure définition de l'amitié. L'amitié est la préférence de l'amour d'une personne.

Le Christ, en nous offrant son amitié, préfère en premier lieu notre amour, même lorsque il n'existe pas encore, et c'est pourquoi Il le demande, Il le mendie, comme s'Il était seul et abandonné face à chacun de nous, comme avec le jeune homme riche, comme avec la Samaritaine, comme avec Zachée, ou Pierre : « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » (Jn 21, 15). C'est cette amitié avec le Christ qui est au cœur de toute vocation, et sans elle, si elle n'est pas cultivée, toute vocation s'éteint, devient stérile et triste. Plus je visite les communautés, plus je rencontre moines et moniales, en chaque partie du monde, et plus il me devient clair que le vrai problème, au-delà de tous les problèmes, est que nous négligeons l'amitié du Christ, cette amitié qui a enflammé saint Benoît, nos Fondateurs, saint Bernard, saint Ælred, sainte Gertrude, etc. Nous négligeons la préférence de l'amour du Christ, c'est-à-dire que nous la perdons, la laissons refroidir, la mettons après d'autres préférences. Et ceci vide la vocation de son âme, de son feu. Avec le temps, ne restent plus que des formes, une structure, des activités, des intérêts, et une continuelle murmuration.

C'est pourquoi il est vraiment important que même et surtout la formation serve à faire croître l'amitié pour le Christ, la préférence de son amour. La formation même y gagne, et la connaissance, et l'intelligence, si vraiment nous croyons que dans l'expérience de l'amitié du Christ, il nous est donné de connaître tout ce qu'Il écoute du Père. Parce qu'il est normal qu'un ami communique à l'ami le plus précieux de ce qu'il est, ce qu'il a et ce qu'il sait. Consentir à l'amitié avec le Christ, fait qu'Il peut partager avec nous ce qui pour Lui est le plus précieux, justement son rapport avec le Père dans l'Esprit, et tout ce que le Père et le Fils s'offrent dans ce rapport. Tel est le don de l'Esprit, telle est la Pentecôte.

L'amitié entre nous

Et ce don crée l'amitié entre nous et avec tous, comme entre les premiers chrétiens réunis dans le Cénacle qui avaient tout en commun, et qui de là sont partis vers le monde entier. Comment ne pas avoir tout en commun, comment ne pas être amis et frères et sœurs, si Dieu en se faisant notre ami nous donne tout, nous communique tout ce qu'Il est ?

C'est un autre aspect essentiel et hautement formateur de ce Cours : la fraternité entre nous. Le Christ, en nous offrant son amitié, a créé l'amitié entre ses disciples. L'amitié du Christ est totale pour chacun, parce qu'elle est une préférence, et pourtant elle embrasse tous, elle se répand vers tous, précisément parce qu'elle est l'amitié de Dieu, donc infinie.

« Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » (Jn 15, 12-13).

Cela veut dire alors que l'amitié entre nous est aussi source de connaissance de tout ce que le Père dit au Fils, parce que tout est lié à l'unique et essentiel don de l'amitié de Jésus. L'amitié entre nous nous fait connaître toute la vérité que Dieu contient, parce qu'elle accueille l'amitié avec laquelle Jésus nous transmet tout ce qu'Il écoute du Père.

En somme, qui ne cultive pas la fraternité est non seulement moins bon, mais aussi moins savant, moins intelligent, même s'il était la personne la plus instruite du monde. Comme le remarque saint Paul : « Si j'avais toute la science des mystères et toute la connaissance (...), s'il me manque l'amour, je ne suis rien. » (1 Cor 13.2)

Voilà, ma préoccupation est que pendant ces semaines, malgré la fatigue de l'étude et la chaleur, vous fassiez cette expérience de formation dans le domaine infini de l'amitié du Christ qui nous introduit dans la Trinité, Source de l'être, de la vérité, de la beauté et de la bonté, et qui se communique à nous à travers le mystère de l'Église, qui est communion de Dieu dans la communion entre les hommes. Parce que c'est seulement cela qu'ensuite vous devrez cultiver et favoriser dans vos communautés, pour qu'elles soient toujours plus des lieux dans lesquels l'amitié du Christ est accueillie, vécue et témoignée au monde entier.